

Mythologie de la poussière

La fiancée prussienne et autres nouvelles de Iouri Bouïda.

Traduit du russe par Sophie Benech, Gallimard, « Du monde entier », 290 p.

Christian Monnin

Numéro 209, juillet–août 2006

Actualité du mythe

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17616ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Monnin, C. (2006). Mythologie de la poussière / *La fiancée prussienne et autres nouvelles* de Iouri Bouïda. Traduit du russe par Sophie Benech, Gallimard, « Du monde entier », 290 p. *Spirale*, (209), 23–23.

MYTHOLOGIE DE LA POUSSIÈRE

LA FIANCÉE PRUSSIENNE ET AUTRES NOUVELLES de Iouri Bouïda
Traduit du russe par Sophie Benech, Gallimard, « Du monde entier », 290 p.

DE IOURI BOUÏDA on connaît surtout *Yermo*, biographie critique (et fictive) d'un écrivain russe émigré, un roman érudit et virtuose, mais malheureusement artificiel, contrefait et alambiqué. À propos de son héros, Bouïda y écrit que « *les jeux de l'esprit l'attiraient [...] avec autant de force que la mémoire du cœur* », une remarque qui semble s'appliquer aussi bien à lui-même. En effet, si *Yermo* relève des premiers et suscite l'ennui, *La fiancée prussienne* réveille avec bonheur la puissance d'envoûtement de la seconde pour « *vous entrer droit dans l'âme* ».

Mais comment décrire ce livre atypique ? Ce n'est pas un roman, puisqu'il est composé, dans l'édition française, de trente récits. Ce n'est pas non plus un simple recueil de nouvelles, car la récurrence de lieux et de personnages leur confère une sorte de *communauté de destins*. Il s'apparente plutôt à un cortège funèbre, à une procession d'âmes mortes ressuscitées par l'écriture, entre souvenirs et affabulations, à un défilé de simples d'esprit, d'alcooliques, de solitaires, de boiteux, de naines, à travers lesquels un monde disparu sort des oubliettes de l'Histoire pour entrer dans l'éternité de la légende.

Tous les récits prennent place au cours des deux décennies qui suivent la Seconde Guerre mondiale dans ce qui fut la Prusse orientale, puis l'oblast de Kalininograd : une enclave russe au bord de la mer Baltique, une terre « *aux confins du monde habité* », brutalement passée d'un Empire à un autre, ravagée par la misère et la folie, peuplée de colons russes déracinés, mais hantée par les fantômes de son passé allemand. Iouri Bouïda y est né, à Znamensk (anciennement Welhau), en 1954, et y a vécu jusqu'en 1991, date de son installation à Moscou et du début de sa carrière littéraire.

La fiancée prussienne est alors aussi un retour sur le territoire de l'enfance, une enfance marquée du point d'interrogation laissé par un passé brutalement disparu avec les Allemands déportés en 1947-48 : « *Une strate de vie russe de dix-vingt-trente ans tenait en équilibre sur des fondements vieux de sept siècles dont j'ignorais tout. Et l'enfant que j'étais s'est mis à inventer en recueillant les débris de cette existence qui, par la force de son imagination, s'ajustaient pour former un tableau... C'était la création d'un mythe.* »

Sous la plume de Bouïda, ce territoire se transmue en monde parallèle, hors du temps, sur lequel flotte par endroits la brume du fantastique, un monde parsemé de points de repère récurrents — le cimetière allemand, la fabrique de papier, le pont des chemins de fer, etc. — comme autant de signes de reconnaissance balisant une géographie discontinue, presque onirique.

Destins réglés

À la fois « *chercheur de trésors* » et « *profanateur de sépultures* », Bouïda délimite et arpente son cimetière imaginaire pour le superposer à celui, disparu, qu'est la région où il est né. Une terre de contes et de légendes, de laquelle chaque récit exhume un personnage — ou, souvent, une famille — pour lui redonner vie brièvement avant de le rendre à la poussière, comme dans le récit-préface qui donne son titre au recueil : au fond d'un caveau du cimetière allemand, le narrateur et un ami contemplent une jeune fille en blanc qui semble vivante mais dont la peau et la robe se transforment soudain en un nuage de poussière.

Le fait que cette jeune fille soit une fiancée révèle aussi que bon nombre des récits sont des histoires d'amour. On s'y éprend d'un fantôme, d'une femme qui s'est noyée sous ses yeux, d'une poupée, même ; les couples les plus dépareillés, voire les plus monstrueux, se forment : une jeune beauté avec un bon à rien consumé par la haine ou un muet simple d'esprit. Des histoires d'amour, presque toujours tragiques, souvent fatales.

C'est que, plus que des simples existences, Bouïda raconte des destinées, vouées à la mort, à une attente ou à une mélancolie éternelles. Et lorsque, dès la première phrase, un personnage éveille chez tout le monde « *le pressentiment, la prémonition d'un amour généreux et d'un bonheur inépuisable* », l'issue de son destin laisse peu de doute. Il n'y a guère de choix dans le cours de ces vies, seulement des actes, dont les motivations échappent même à ceux qui les posent comme de pitoyables réponses à une souffrance ontologique, à la vie même : « *S'il n'y avait rien qu'un seul homme heureux, le monde entier s'écroulerait* », s'écrie une femme.

Pas la moindre trace de psychologie, donc, dans ces récits, dès lors que le ressort tragique est remonté comme un mécanisme d'horlogerie, un motif d'ailleurs récurrent dans le livre : c'est ainsi, par exemple, que les marâtres de la nouvelle intitulée « Rita Schmidt N'importe Qui » reçoivent une montre en même temps que l'enfant abandonnée, comme si le destin de cette enfant était réglé d'avance.

Devant l'inéluctable se dresse l'incompréhension des personnages, mais aussi du lecteur : pourquoi Charlie Chaplin s'obstine-t-il à peindre en blanc un bout de mur ? pourquoi est-ce que, depuis le 11 novembre 1945, Sindbad-le-Marin recopie chaque jour le même poème de Pouchkine ? pourquoi August Zass cache-t-il sa femme ? « *Je ne sais pas.* [...] *Personne ne le sait* », confie un narrateur en commençant son récit. La nouvelle « *Emportés par les eaux* »

représente sans doute le paroxysme de cette absence de fondement : Sonia n'apprendra jamais ce que sa meilleure amie a dit à son mari le jour de leur mariage, plongeant celui-ci dans un sommeil léthargique dont elle attend la fin pendant plus de vingt ans. « *C'est à cause de la vie !* », lance le docteur Cherbostov au père d'un enfant catatonique. L'incompréhension se transforme alors en empathie : les réactions au malheur de tous ces personnages en deviennent poignantes par leur absurdité et confinent à une beauté à la fois dérisoire et désespérée.

« Le chant c'est l'existence »

La seule explication qui puisse être avancée est que l'absence de passé consécutive au départ des Allemands a transformé ces êtres déracinés en jouets d'un destin sur lequel ils n'ont aucune prise, ni non plus aucun élément de compréhension. « *Les colons s'étaient retrouvés prisonniers de mythes et de légendes* » sur cette « *terre étrangère semée de merveilles qui, en germant, se transformaient en monstres* ».

Dans cette étrange réalité, à la fois féerique et cauchemardesque, les frontières s'estompent entre la vie et la mort : des êtres brisés par la vie, errant comme des âmes en peine, cohabitent avec les fantômes d'un passé mystérieux qui se refuse à mourir tout à fait. Ainsi, « *ce n'est pas les gens qu'on enterre, c'est les morts* » : les gens, eux, continuent à hanter les vivants, les parents, les époux, les amants, tous ceux qui ont besoin d'un ancrage, d'une mémoire, pour continuer à exister, car « *le passé est la seule éternité qui soit à notre portée* ». C'est donc un monde sans au-delà — puisque son au-delà est un toujours-là — qui est raconté à travers des histoires simples, logiquement dépourvues de métaphores, comme des « *rêves autosuffisants* », s'il est vrai que « *le miracle du rêve est la seule et unique porte qui nous fait passer du temps à l'éternité* ».

Et, devant cette éternité si précieuse, la vérité cède le pas et perd son importance : « *Les faits, ça meurt, il n'y a que les légendes qui sont éternelles.* » Dans le dernier texte, l'auteur précise que « *le mot "bouïda" signifie "mensonge, affabulation, conte, baliverne"* », et en même temps « *conteur, menteur, fabulateur* ». Du même coup, il s'inscrit au terme de la longue série de surnoms dont sont affublés ses personnages et s'insère à leur côté dans sa mythologie à la fois personnelle et collective. Il entre dans sa légende et s'efface devant elle. « *"Gesang ist Dasein", estimait Rilke. "Le chant c'est l'existence."* »

Christian Monnin